

jour pour M. Pâques que celui où il fut appelé à donner ses soins à l'illustre écrivain des Martyrs.

M. de Chateaubriand habitait alors aux côtés de Mme de Chateaubriand, 112 rue du Bac, un appartement au rez-de-chaussée, ouvrant de plain-pied sur une petite cour plantée d'arbres et de massifs. C'était le matin que M. Pâques était introduit après le premier déjeuner du grand homme ; souveat il n'avait pas fini de prendre son chocolat, M. Pâques attendait patiemment en causant avec le secrétaire.—“Je le vois encore, dit M. Pâques, assis dans un grand fauteuil, ayant à sa gauche la cheminée où pétillait un feu clair en toute saison, car il était frileux. A sa droite, se trouvait une table chargée de papiers, de livres et de journaux politiques et littéraires de tous formats et de toutes nuances.”

M. Pâques était autorisé à prendre les journaux qui lui convenaient, il en emportait trois ou quatre pour la grande satisfaction des clients de sa petite boutique.

Après le repas, M. le vicomte prenait place dans un grand fauteuil enveloppé de sa robe de chambre et tandis que M. Pâques rasait, M. le vicomte dictait ses Mémoires, et le secrétaire les écrivait. Ces séances duraient quelquefois deux ou trois heures, M. le vicomte les interrompant souvent le savon au menton, pour relire ou corriger et M. Pâques respectueux se tenait à distance tenant le plat à barbe et la serviette. La lecture et les corrections faites, M. Pâques reprenait ses fonctions capillaires pendant que le secrétaire faisait courir sa plume sur les hauts feuillets blancs. C'était toute sa vie que M. de Chateaubriand rappelait par lambeaux devant son barbier et son secrétaire. M. Pâques muet d'admiration écoutait les belles paroles tombant de la bouche de son idole : c'était non-seulement de la vénération qu'il éprouvait pour son client, c'était de l'adoration. Il était surtout fier de jouir de toutes ces beautés avant tout public. — C'étaient là de beaux instants ! Mais tous n'étaient pas si solennels. Parfois c'était le tour de M. Pâques qui racontait des histoires à sa façon ; il faisait provision de petites chroniques et

d'historiettes drôlatiques pour les débiter à M. de Chateaubriand qui riait à gorge déployée comme un enfant. Souvent Mme de Chateaubriand pénétrait dans le sanctuaire et “bien que froide et peu contente, dit M. Pâques, elle me témoignait beaucoup de bienveillance et avait avec moi le petit mot pour rire.”— Elle disait à son mari en entrant : “Eh bien ! ami, que t'a raconté M. Pâques ? quelle nouvelle t'a-t-il apportée ?” “Et M. le vicomte répétait mes fariboles en les amplifiant et était près d'une nouvelle quinte d'hilarité !”

Quand M. Pâques fut connu pour être le coiffeur de M. de Chateaubriand, sa boutique de la rue de Grenelle ne désemplit plus et devint le charmant cénacle où l'art de la coiffure et celui des belles-lettres se trouvèrent confondus en un culte commun. C'était comme un petit institut où les personnages les plus illustres défilèrent pour s'y faire couper les cheveux ou raser le menton. Quelques grandes dames venaient aussi s'y faire coiffer, entre autres la princesse Metcherski. Quant à Mme Récamier nul ne la voyait, elle partageait avec son illustre ami, la haute faveur d'être coiffée chez elle aux jours et aux heures qu'elle voulait. M. Pâques se rendait pour elle seule à l'Abbaye-aux-Bois. Ce n'était plus alors la reine de beauté peinte par Gérard et par David, c'était une bonne vieille douce et coquette inspirant la vénération, et malgré son âge, dit M. Pâques, elle était encore fort bien et très spirituelle.—“Je lui ajustais ses papillotes et nous faisons ensemble la petite causette, dit-il.”— Elle s'inquiétait alors de M. de Chateaubriand—“Comment l'avez-vous trouvé ? demandait-elle souvent pendant la dernière maladie du grand écrivain. A quoi M. Pâques répondait prudemment “qu'il l'avait trouvé beaucoup mieux.”

Mais ce mieux hélas ! ne devait pas durer. Depuis deux années les forces de l'éminent vieillard se perdaient, sa vue baissait et les autres facultés s'en trouvaient affaiblies. Dès qu'on sut dans la boutique de la rue de Grenelle que le dénouement était proche, ce fut une consternation générale. Tout le monde se pressait aux nouvelles et M. Pâques abattu, pâle et courbé faisait plus de

vingt fois par jour le chemin de la rue du Bac. Enfin le moment cruel survint, il y eut à cet instant suprême une scène déchirante, Mme Récamier se jeta sur le corps déjà refroidi du grand homme qu'elle avait si platoniquement aimé, en l'appelant par son nom, “mais hélas ! dit M. Pâques, personne ne répondit, la mort est inexorable !”

Madame Récamier le pria de couper pour elle une mèche de ses cheveux ce que fit M. Pâques qui en coupa plusieurs mèches et en distribua aux personnes présentes. Béranger était du nombre.—Madame Récamier ne tarda pas à rejoindre dans la tombe son illustre ami, ce fut le coup de grâce pour M. Pâques qui en eut un si profond chagrin, qu'il en fut inconsolable. Il devint morne, accablé et pour mieux évoquer le souvenir persistant du disparu, il entreprit le voyage de Saint-Malo, puis le cœur bouleversé d'émotion, il fit le pèlerinage de la maison natale de son ancien ami. Il traça le plan exact de la chambre de Chateaubriand, dessina son tombeau et revint à Paris. Là, il recopia ses dessins, les agrandit et retraça avec les cheveux du défunt la tombe et le berceau.

Le plat à barbe, le blaireau et le reste d'un savon sont gardés comme des reliques par M. Pâques qui les légua aux Musées.

Souhaitons en terminant que M. Pâques vive encore de longs jours et qu'il entende longtemps encore dans son vieux cœur le carillon de souvenirs des belles cloches dont il porte le nom !

Madame Sauvalle.  
(à suivre)

### Crémazie

Nos remerciements sincères pour l'envoi gracieux de la brochure commémorant les fêtes du Monument Crémazie. Ce souvenir illustré des photographies marquantes de cette fête nationale, fait honneur à la Librairie Beauchemin, en même temps qu'il fait écho aux vibrants accords des poètes et des sympathiques orateurs de ce jour du 24 juin 1906.

Tous les raisonnements des hommes ne valent pas un sentiment de femme. —Voltaire,